

SANZIO - Le Client est roi

« C'est le public qui devrait dire : je suis représenté par »

A l'occasion d'un showcase le 25 mars à Rochefort, le public applaudit le retour de Sanzio et sa bande. Dans la cité des roches qui l'a vu grandir en partie, l'artiste déterminé nous pointe vigoureusement son premier album solo « Le client est roi ». Un peu plus tard, c'est l'occasion de s'arrêter un temps, discuter et lui poser un tas de questions sur son parcours, sa démarche, sa vision du Hip Hop, son rapport avec la musique et cette culture dont il s'est imprégné, non sans détachement, en toute simplicité et modestie.

Rafaël, quel cheminement pour expliquer que Sanzio en soit là en 2011 avec la sortie de l'album solo « Le client est roi » ?

Si je suis encore là en 2011, c'est dû à ma passion pour le rap et la musique en général car si tu le fais avec des objectifs financiers ou autres, tu arrêtes tout de suite. Cela fait 10 ans que j'ai commencé au centre des jeunes à Rochefort et j'ai d'abord évolué avec des groupes, Micro.be dans la cité des roches puis La Morsure à Namur où j'étais à l'école. On a alors créé notre petit studio et produit deux cd. Je me suis retrouvé plus isolé à Bruxelles en reprenant des études. Je me suis alors lancé dans un travail solo indépendamment de mon groupe avec une autre équipe derrière, 5.1. C'est une autre façon de travailler. Avec La Morsure, on était une bande copains habitant ensemble, on pouvait créer à toute heure. Maintenant, j'écris de mon côté, je récolte les compositions, je travaille avec plusieurs beatmakers puis l'ingénieur du son qui fait partie du noyau intervient, on loue un studio et on va enregistrer. Les raisons exactes du choix de cet album solo, je ne peux pas vraiment les expliquer, c'est encore assez frais. Je sors d'une année de travail intense là dessus. Il n'y a pas vraiment de structure en Belgique, j'ai tout réalisé en autoproduction en passant de parolier à comptable car je suis entrain de les vendre moi-même. Je suis passé par tous les stades : le mixage, le mastering, la promo, le collage de stickers... Avec mon job dans l'horeca et mes études, c'était assez éprouvant. Disons que ça faisait un moment que ça me trottait dans la tête. Je n'ai pas calculé, j'avais juste l'inspiration à ce moment là. On était aussi en standby avec mon groupe 5.1. Je sentais que le moment était venu pour me démarquer et privilégier mon expression singulière en tant qu'artiste. En plus, Nassim mon ingénieur du son a été très disponible, il m'a beaucoup aidé et soutenu.

Tu indiques qu'il n'y a pas de structures établies sur lesquelles tu aurais pu te reposer...

Non pas en tant que telles. Mais tu peux constater que j'ai bâti cet album sur base de ce qui existait déjà au sein du collectif 5.1. Cela m'assurait des collaborations en terrain connu et apprécié tant humainement que techniquement, même s'il ne s'agit pas d'une production « pro ».

A l'écoute de l'album, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui a mûri, qu'il y a une grosse dose de travail sans empressement. Cela se traduit notamment par une recherche musicale qui se démarque des simples « beat » et formules typiques et systématiques dans le rap, ce que j'appellerai « péché de jeunesse ». Comment as-tu approché les compositions de cet album ?

Dans la façon de la faire, ça reste un genre de bricolage. Après avoir écouté le résultat, des gens sont parfois étonnés de découvrir les conditions dans lesquelles je l'ai enregistré, parfois entre deux pitbulls et un lit, le dimanche matin entre une sortie la veille et un retour en train pour aller voir ma mère. Mais ce dont j'étais sûr, c'est que je voulais un produit fini. Dès le début je voulais 18 titres, c'est mon chiffre, une question de superstition. Je ne voulais pas d'interlude, d'intro ou d'outro sans paroles car je suis quelqu'un qui aime écrire depuis longtemps et c'est ce que je travaille le plus. J'avais des références précises d'albums : un album de la Fonky Family de 19 titres, IAM et les 16 titres de « L'école du micro d'argent », ou le premier album de Oxmo Puccino « Opéra Puccino » qui pour moi sont des classiques qu'on appelle des albums « concepts » car chaque morceau est précisément à la place où il doit être.

Un peu comme une histoire que tu racontes...

Oui, c'est une construction. Maintenant, je n'ai pas non plus fait un album avec plusieurs personnages. Je le répète souvent, je parle de moi avant tout et chacun peut s'accaparer le moi s'il le veut. Je suis content que tu relèves ce côté abouti. C'est ce que je voulais, mais entendons-nous bien, je suis le loin d'avoir fait le tour, c'est un premier jet. Je ne voulais pas faire un truc un peu en vogue actuellement, c'est-à-dire le mec avec un peu d'inspiration qui se filme en freestyle pendant une minute trente et le balance sur la toile, ça fait des vues sur You Tube et hop il est content. J'aurais pu aussi garder l'album 6 mois de côté et axer tout sur la promo via le net. Ça ne coûte rien, je respecte ceux qui le font mais personnellement, je veux rester dans une optique Hip Hop. Depuis 10 ans, on s'est toujours bougé dans toutes les M.J. de Wallonie, dans des centres culturels et autres endroits, à aller voir les concerts, à acheter nos places ou jouer pour quelques tickets boissons. C'est la même démarche aussi bien sur scène que sur cd. Le gars qui veut me connaître, il achète mon cd. Pas par prétention, j'aurais aussi pu balancer mon cd gratuitement sur le net, mais je préfère prendre le risque, calculé bien sûr. Entendons-nous, à petite échelle ce sont 3000 euros investis. Au final, si je peux réaliser un petit bénéfice pour réinvestir dans un prochain album, c'est bien. Ma démarche, c'est de faire un album qui me tient à cœur et non par prétention. J'estime qu'il y a encore des gens aujourd'hui qui veulent entendre du bon rap. Si des gens achètent moins de cd, peut-être sont-ils déçus des réalisations qui n'attaquent pas le fond. J'ai voulu privilégier le fond et la forme, aussi bien dans la variation des instrumentaux que pour les thèmes, le flow, la façon de les « rapper ».

Les sujets que tu abordes comme les amis, la famille sont emprunts d'émotion et de sincérité, bien rendues par ta détermination. J'ai l'impression qu'il ne s'agit pas pour autant que de simples constats d'un spectateur victime du système qui rejette toute responsabilité. J'ai cette sensation que tu veux te démarquer des clichés du rap centré sur sa personne, qu'il y a une réflexion qui va au-delà des émotions personnelles et que tu cherches à élargir vers le champ de la responsabilisation collective de chacun. Tu fais pas mal allusion à l'esprit critique. Le côté « grand frère » réfléchi d'IAM plutôt que les appels à la révolte de NTM, parfois mal interprétés par le public, ou même la démarche ultra politisée d'Assassin ?

Il est certain que j'ai été plus marqué par les albums de IAM et de NTM que par ce qui s'est fait ces dernières années. Le rap a emprunté deux voies différentes : soit le MC parle de ses convictions et ça devient très politique (un peu trop à mon goût), soit c'est très axé sur la forme et ça devient du Sexion d'Assaut.

C'est-à-dire ?

C'est de la démagogie, un truc dansant qui est passable directement en discothèque et en radio. Dès qu'on gratte un peu, c'est pauvre intellectuellement parlant. Maintenant, je ne revendique pas un album intellectuel, loin de là. Je ne veux pas non plus rentrer dans une démarche dans le but « d'élever les consciences ». Dans ma manière de faire, au départ je suis toujours dans l'émotion. Il se fait juste qu'au moment où j'écris, je le fait avec ma tête. Puis quand je l'exprime, j'y mets la détermination. De là, je m'éloigne d'un Soprano qui se laisse emporter par l'émotion, le fait très bien d'ailleurs, mais ce n'est pas ma tasse de thé. Je ne suis ni larmoyant, ni politique. Par exemple, j'aime beaucoup l'écriture et l'audace de Keny Arkana, aussi forte dans l'émotion que dans le fond, mais j'ai l'impression qu'elle veut amener les gens à penser comme elle. Moi ce que je veux, c'est juste partager quelque chose et pas que l'auditeur soit derrière moi comme un soldat.

Je suis assez loin de l'univers actuel du rap actuel. J'ai connu un peu la scène rap en France, assez revendicative à l'origine et détachée du rap américain. Ils n'étaient pas pour autant mis en marge, censurés ou évités pas les grands médias. Ils avaient pignon sur rue. Dans les groupes « réfractaires » actuellement en France, il est impensable de tomber sur une radio qui diffuserait La Rumeur, Kenny Arkana, MAP, alors que NTM l'était et est même devenu un phénomène de mode. Quel regard portes-tu sur l'évolution de la scène rap et des tendances ?

C'est un phénomène qui n'est pas exclusif au Hip Hop. Dès qu'on a un mouvement initial qui est issu de la contestation et de la revendication qui traduisent un positionnement social à l'encontre du système, au début ça prend, les gens écoutent le véritable message, puis ils obtiennent un certain succès. Après, on a l'impression qu'on bascule vers la violence alors que c'est le contraire. Certains groupes à la façade violente dans les clips et leur manière de dire les choses deviennent de plus en plus démagos et aussi capitalistes que le système qu'ils dénoncent. C'est là le paradoxe. Dans le rap actuel, la tendance est de moins en moins carabinée. Les rares qui ont réussi ne vont pas trop aller gratter là où cela pourrait déranger et ceux dont tu fais allusion sont jetés aux oubliettes parce que les programmeurs sont politisés ou pressés par les labels et que la part du gâteau à prendre est tout petit. Quand tu arrives avec une auto production, impossible de rivaliser sur ce plan là. Au-delà de ça, certains n'ont-ils pas trop axé sur le politique, un peu comme Dieudonné dans l'humour par exemple ? Personnellement, si je vais voir un concert de NTM, c'est du sport ! Si j'écoute un album d'IAM, je constate une recherche et une musicalité incroyable. Ce sont des démarches différentes. Les choses évoluent et je ne voudrais pas non plus qu'on revienne 15 ans en arrière, au contraire. Mais je comprends que certains s'interrogent. L'exemple de Booba (ex Lunatic) est frappant. En 2003, ils sortent un album « Mauvais œil » en indépendant. Ils font plus de 100.000 ventes et explosent tous les scores sans maison de disque derrière. Après, il se met en solo, il cartonne, en est à son cinquième album et empoche tout. Le gars est aussi capitaliste que Sarkozy.

Parlons de la scène belge. Tu sais, je me suis arrêté à Starflam qui avait aussi pignon sur rue et a joué un rôle prépondérant dans l'essor du mouvement. Certains membres sont toujours actifs et importants pour le Hip Hop qui, par ailleurs, est de plus en plus apprécié comme une culture à part entière. Peux-tu nous expliquer ce qui se passe actuellement ?

A la différence de ce qui se passe en France où beaucoup de rappeurs assez connus du public ont tendance à se couper des autres disciplines, en Belgique le rap n'a pas évolué de manière cloisonnée en rapport avec les autres expressions du Hip Hop que sont le graffiti et le break dance. Dès la base il y a eu une forte interaction entre les disciplines et la tendance subsiste toujours. Cela dit, après un essor considérable dans les années 90, le rap a beaucoup souffert de sa mauvaise réputation aux yeux des autorités et des institutions publiques. Pendant tout un temps, on a par exemple plus vu une fille dans les concerts. Ça se comprend puisque dans la mesure où on suggère qu'il y a fatalement de la violence, elles n'ont pas envie d'y venir. Quand il n'y a que des mecs, le taux de pression et de violence augmente et c'est un cercle vicieux. Maintenant, il faut bien reconnaître qu'il y a un changement depuis 2007 et l'arrivée de Fadila Lanaan au Ministère de la culture. Ce n'est que le début bien sûr mais on commence à donner des moyens à des structures. Sur Bruxelles, l'asbl Lezards Urbains (l'ancienne Fondation Jacques Gueux) est entièrement subsidiée par la Communauté Française. Il y a bien sûr la Zulu Nation qui a son implantation dans la capitale. Il s'agit du mouvement international créé en 1977 par Afrika Bambaataa aux sources du Hip Hop. En France, elle n'est restée que quelques années et n'existe plus, ce qui explique sans doute que tout y est maintenant axé sur le rap au détriment des autres disciplines. La troisième entité en Belgique, c'est Souterrain, une structure indépendante qui se bat depuis 20 ans. Eux aussi commencent à être soutenus et peuvent tout doucement organiser plus de concert en mettant plus de moyens. Tout cela se répercute sensiblement à d'autres niveaux. Par exemple, les groupes de rap belges commencent à être présents sur les plus gros festivals.

Tu es installé à Bruxelles et en connexion avec l'asbl Lezards Urbains et je suppose, avec certaines réalités dans les quartiers. Peux-tu nous parler de cette asbl et du rôle qu'elle y joue ?

A mon sens, Lezards Urbains joue un rôle de « bon » intermédiaire entre la rue et les institutions. D'une part, elle centralise des moyens pour aider les artistes toutes disciplines confondues, propose de les suivre et organise pas mal d'évènements, que ce soit des galeries de graffiti, des spectacles de danses, des concerts rap... A sa tête, Alain Lapiower croit au Hip Hop depuis très longtemps. C'est un homme de terrain, éducateur de quartier à la base, un travailleur qui connaît les réalités des maisons de jeunes et fait avancer les choses à sa manière. Ce qui est curieux, c'est qu'ils souffrent un peu de la méfiance ou d'une certaine jalousie de la part de certains dans le milieu car ils commencent à générer des moyens dont certains ne leur profitent pas encore. Ça peut se comprendre. Mais quand je dis que c'est curieux, c'est parce que je constate que Lezard Urbains est un porte parole du Hip Hop vis-à-vis des institutions, donc d'un côté on essaie de leur en donner le moins possible et de l'autre, ceux qui sont censés être représentés ne sont pas toujours derrière eux. Ce n'est donc pas facile de jouer ce rôle de médium.

Fin 2010, tu as d'ailleurs remporté le Rap Contest initié par cette asbl ...

Oui effectivement, mais on ne va pas s'étendre là-dessus car ce n'est pas le plus important. D'autres le méritaient tout autant. L'important dans ce type d'évènement, c'est la mise en valeur de ce qui est présenté dans sa globalité.

Quelle est ta sensation quand tu reviens jouer à Rochefort où ne peut pas dire que ton public et la jeunesse y vivent les mêmes réalités qu'en zones urbaines ? Quels différences et points communs pointes-tu ?

Pour moi, il n'y a pas beaucoup de différences, si ce n'est qu'à Bruxelles il y a une forte concentration de choses qui se passent au niveau culturel et artistique et on a la possibilité de s'intéresser à tout.

Qu'est-ce qui manque finalement car il y avait beaucoup de monde et d'engouement lors de ton dernier passage au centre culturel des roches ?

Pour moi qui ai grandi ici, je trouve qu'il manque d'infrastructures et d'offres diversifiées. Cela ne vaut pas que pour le Hip Hop ou la musique, c'est aussi valable pour le sport. A l'époque, on était bien contents d'avoir la maison des jeunes. Nous étions quelques-uns à nous intéresser au Hip Hop, c'est une aubaine que SHEK ait lancé la dynamique et que le cjc nous ait soutenus en mettant un local à disposition. En dehors de l'école, il n'y a quasi pas de lieux où les jeunes peuvent s'exprimer ou s'intéresser à des choses. Ici à Rochefort, ce sont les plus curieux qui se bougent et arrivent à se démerder. A Bruxelles, tout est à portée de main, il y a un réseau de transports en commun, les jeunes peuvent bouger plus tard... Sinon, les réalités ne sont pas fondamentalement bien différentes, les richesses diffèrent peu d'un côté ou de l'autre, on voit les mêmes choses à la télé, sur Internet, les comportements des gens les uns envers les autres sont les mêmes.

Quelle importance apportes-tu à la région qui t'as vu grandir ?

Même si je ne revendique pas haut et fort une appartenance géographique, je suis très content et fier de venir jouer ici. Je ne renie surtout pas d'où je viens. Ensuite, je suis passé par d'autres villes, toutes importantes pour moi, donc je ne vois pas pourquoi je représenterais plus Bruxelles que Namur ou Rochefort. D'ailleurs, certains artistes se trompent quand ils disent qu'ils « représentent ». Ce sont plutôt les gens qui se sentent représentés. C'est le public qui devrait dire « je suis représenté par ». Ce n'est pas pareil.

Moi qui ne fréquentes que très peu les concerts rap et la « grande famille », ce qui me frappe à chaque fois lors d'un concert, c'est cette unité, ce truc fédérateur qui saute aux yeux dès les premiers instants, une sorte de compréhension instinctive entre les groupes et le public, quelque chose de très fort qui unit tout le monde. En même temps, j'ai cette impression que tu pourrais balancer n'importe quoi, on t'acclamerait sans se poser de questions, juste parce que tu es sur la scène? N'y a-t-il pas une sorte de confiance aveugle ?

D'abord, cela dépend forcément de l'artiste que tu as en face. Ensuite, de l'évènement. Ici à Rochefort, même s'ils ne font pas tous la même chose, il faut reconnaître que les artistes invités se situaient tous dans la même démarche Hip Hop et humaniste. Ça ne veut pas dire pour autant qu'il y a toutes les raisons de faire une confiance aveugle. Je dis toujours : faisons attention à ne pas avaler tout ce qu'on nous raconte, que ce soit un artiste, un professeur, un politique... Forgeons-nous notre propre opinion, c'est primordial.

Pour ce qui est de cette unité dont tu parles, ça vient aussi du fait que pour faire du rap il n'y a pas besoin de grand-chose à la base : un bic, une feuille...et on peut même écrire sur des chansons avec les paroles. A part ceux qui travaillent leur image, les artistes sont très proches du public.

Ca parle directement...

Oui. En plus, bien souvent l'artiste précédent soutient le suivant au premier rang et vice-versa. Cela a ses avantages et ses inconvénients.

Lesquels ?

Un des torts de la scène belge c'est qu'elle est très familiale. Bien sûr, c'est convivial, fraternel, unitaire et solidaire. D'une part, bien qu'il y ait des évolutions, ça ne s'ouvre pas assez à d'autres. De l'autre, ça devient parfois du copinage comme dans les administrations et on ne prend pas assez en compte le critère talent. Un artiste mérite sa scène s'il a du talent ou une actualité musicale à défendre. Ça crée un manque de compétition saine.

D'émulation ?

Oui. Sinon, on ne se motive pas.

L'image semble importante dans le mouvement Hip-Hop. Quelle importance y accordes-tu ? Qu'est-ce qui te caractérise que tu serais fier de mettre en avant ?

L'image est importante dans le Hip Hop. De mon côté, disons que c'est l'aspect que je travaille en dernier lieu. Ca m'importe peu mon look sur scène, j'arrive assez naturel. Ce n'est peut-être pas un bon choix car certains sont attentifs à ça lorsqu'ils ne te connaissent pas. Quand tu arrives sur scène, ils sont peut-être moins enclins à t'écouter. Moi, ce qui m'importe c'est la compréhension des textes. Même si les gens n'aiment pas ou n'ont pas compris, je préfère car c'est l'occasion d'en discuter après s'ils viennent me trouver. Si ton message n'est pas compris, ça ne va pas. Pour moi, une des faiblesses du rap, c'est la relation avec l'ingénieur du son. Cela fait quarante ans que les ingénieurs du son sont formés au rock, ils savent faire sonner du rock, mais une fois qu'un groupe de rap débarque, ils ne connaissent pas nécessairement quelles sont les fréquences où l'on comprend mieux le texte, ils ne savent pas aller chercher celles de la voix de l'artiste, ils poussent les basses trop fort... La relation malsaine entre les groupes de rap et les ingénieurs du son vient de là. J'ai la chance de travailler avec Nassim qui m'accompagne à chaque scène. Et souvent, les gens me disent après qu'on a bien compris mes textes. Il n'y a pas de secret, c'est purement technique.

Au travers l'illustration de la pochette, je vois l'objet en main et j'imagine qu'il s'agit d'un vinyle (on est chez le disquaire) en lien avec le titre de l'album symbolisé par le costume et la couronne. On peut aussi imaginer une carte de resto ?

Oui, il y a un peu de tout cela. Il y a deux options pour les pochettes. Soit tu mets ton nom en évidence, ce qui n'a rien d'original, soit tu vois un peu plus loin. Dans le cadre de mon album concept, je voulais aller au bout des choses et j'ai travaillé à nouveau avec une personne proche de moi, une amie graphiste. « Le client est roi », qui est le morceau éponyme de l'album, est une critique humoristique sur le métier de serveur et le rapport au

client au départ de mon vécu dans l'horeca. La formule se retient et dans ce cas, le client est l'auditeur à qui j'essaie de donner le meilleur de moi-même. J'aimais bien la photo en noir et blanc pour faire ressortir les éléments rouges et créer le contraste et l'accroche vers la cape et la couronne. Pour cette dernière, ce n'était pas volontaire, mais on est en Belgique et le hasard fait bien les choses.

Derrière l'idée du vinyle, y a-t-il une volonté d'interpeller autour l'industrie du disque ?

Non, pas particulièrement concernant l'industrie du disque, même si ce n'est pas anodin que la photo soit en noir et blanc car je voulais une ambiance musicale qui se veut à l'ancienne où le client prend son temps pour fouiller et choisir ce qu'il veut entendre. Par contre, je ne voulais pas qu'on voit ma tête sur la pochette. Celle qu'on entrevoit, c'est celle du client, cachée par le disque de manière à ce que chacun puisse se reconnaître en prenant mon album.

Le rap n'échappe pas à la tendance nettement en baisse au niveau des ventes de disques

Arrives-tu tout de même à vendre ton album via les disquaires ? Quels créneaux utilises-tu pour l'écouler ?

Même s'ils sont disponibles chez des disquaires à Namur et à Bruxelles, j'en vends autant dans un snack durum ou dans un Night and Day. La démarche n'est plus la même qu'avant. Il n'y a pas si longtemps encore, aller chez un disquaire rimait avec les découvertes. Fouiller, écouter deux ou trois morceaux à sa guise, puis acheter si ça plaît et que tu as confiance. Actuellement quand la confiance est rompue, avec toutes les alternatives développées pour la diffusion, si les gens ne peuvent pas compter sur d'autres qui leur disent que tel ou tel album vaut le coup, ils rentrent moins fréquemment chez un disquaire. Ou encore, ils le gravent. Mais je ne jette la pierre à personne, je préfère que quelqu'un le grave que rien du tout. J'ai bon espoir de vendre les 1000 exemplaires pressés et je sais que c'est sur le main à main dans les concerts que je dois compter. Cet album, je l'envisage comme un passeport.

On vit dans un contexte de société de plus en plus régit par les aspects liés à la communication à distance. Quel regard porte le rappeur Sanzio, autant que l'étudiant en communication ?

Le monde qui nous entoure est orienté par la « com' » à tel point que cela peut devenir effrayant. Dans les médias, tout repose de plus en plus sur cette question. Chaque entreprise a son responsable de la « com' » que ce soit en interne ou pour l'image extérieure. C'est une réalité et on ne peut pas passer à côté, il faut jouer avec cela. Pour Sanzio, j'essaie de m'en servir intelligemment mais ce n'est pas facile, quand bien même je maîtriserais la question. Il ne s'agit pas d'être une bête de « com' ». Le public hip hop est très délicat et difficile. Il peut être bon public mais actuellement à Bruxelles, j'ai le sentiment qu'il est essoufflé, même blasé par rapport à ce que je constate en venant jouer à Rochefort où des gens m'ont pourtant vu une dizaine de fois. Le public aime quand c'est frais, quand ça a deux trois semaines, puis ça retombe directement.

Akénathon a déclaré récemment dans le quotidien français Libération : « Il n'y a plus de dialogue entre les générations. J'ai le sentiment que dix ans de télé réalité ont ravagé le pays culturellement. Les gens réagissent à des réflexes d'emballage, ils n'essaient plus de comprendre... » Ca t'inspire quoi ?

Ca rejoint un peu ce qu'on disait avec l'unité et la confiance aveugle. C'est sûr qu'on essaie de nous vendre un pack et à la limite on s'en fout de ce qu'on a vraiment besoin à l'intérieur. On achète plus facilement quand il y a un pack que quand on a l'objet seul. Par contre je ne suis pas sûr que le manque de dialogue entre les générations soit récent. De parents à enfants, Les relations ont toujours été compliquées. Mais il est sûr que les outils de communication à distance et leurs évolutions technologiques de plus en plus rapides n'aident pas à ce que chacun sorte un peu de sa bulle au sein d'une famille par exemple. Un enfant devant la télé dans sa chambre, l'autre sur Internet, le frère avec sa copine dans sa chambre, le parent devant le feuilleton ou le JT à l'heure du souper, c'est un peu cliché mais bien réel. Le paradoxe, c'est qu'on a créé tout un réseau possible mais au niveau du fond, c'est souvent peu intéressant. Comme le disais à quelques mots près Akhénaton, je n'ai pas la solution à tout ça, je ne fais que constater.

Tu parlais justement de la crainte des filles de se rendre à un concert. On a souvent pointé le milieu Hip Hop comme un milieu misogyne. Comment vois-tu les choses évoluer ?

Impossible d'affirmer le contraire. Le mouvement n'est pas très vieux, il est né après 68 et même si on pouvait croire qu'il aurait profité de cette vague de féminisation, ce n'est pas le cas et c'est valable pour d'autres mouvements. Ca évolue très lentement, je connais de plus en plus de rappeuses (Saïda à Rochefort est une amie d'enfance), il commence à y avoir des modèles féminins dans le rap. Maintenant, il y a encore des imbéciles qui revendiquent ce rap machiste mais il faut être con pour s'abreuver encore de ça à l'heure actuelle. On est 2011, il est temps de se réveiller. Maintenant, je ne crois pas que ce soit cohérent de stigmatiser et cristalliser cette question autour d'un rappeur comme Orelsan que j'apprécie, attaqué de toutes parts et boycotté suite à son titre « sale pute » (le morceau parlait d'un gars qui revendiquait sa colère suite à une rupture avec une femme l'ayant trompé) et en même temps aduler Bertrand Cantat qui a vraiment tué sa femme. Il faut pouvoir faire la part des choses.

Après cet album et cette belle récompense que cette victoire au Rap Contest 2010, quelles sont les visions de l'artiste Sanzio ?

Je suis quelqu'un d'assez réaliste, ni pessimiste, ni trop optimiste. Je sors d'un début d'année assez chargé avec la sortie de l'album et quelques belles scènes dont la semaine prochaine à l'Inc'rock ou il y aura quelques grosses pointures rap, signe que le mouvement devient présent dans les festivals. Cet été, il y aura le Brussels Summer Festival. Ce sont de belles vitrines et surtout un moyen de rencontrer d'autres artistes. Maintenant, je garde les pieds sur terre, on est en Belgique, on peut rêver mais on ne doit pas trop rêver. Chaque chose en son temps.

Ca fait un moment que tu es dans le coup. Dans le contexte actuel, aurais-tu un mot à adresser à la jeunesse montante et aux jeunes rappeurs en herbe ?

Tout d'abord, je tiens à préciser que je ne suis pas tellement plus vieux qu'eux puisque j'ai commencé très tôt. Je n'ai que 24 ans. Ceux qui ont 14 - 15 ans, surtout ceux à Rochefort à qui je fais un gros « big up » (en plus ce sont des fidèles « clients » - rires...) je leur dit :

lancez-vous si le hip-hop vous parle. Et si vous ne vous sentez pas d'attaque, continuez à soutenir. En Belgique, le hip hop est un encore un moyen de s'exprimer de manière authentique. Il n'y a pas encore trop d'argent derrière et quant bien même il y en aurait plus dans le futur, je crois que cette authenticité subsistera. Nous ne sommes pas aux States mais en Belgique. Il y a beaucoup de talents qui ont émergé ici à force de travail. Et surtout, quoiqu'il arrive, restez vous-mêmes. Quand on voit Jacques Brel, est-ce qu'il a changé son accent pour aller jouer à Paris ? Non ! Il avait sa façon d'être à lui, typiquement belge aussi. C'est loin d'être l'unique exemple. De toute façon, je pense que le Hip Hop c'est aussi un art de vivre...et le futur !

Tu fais allusion à Brel. Qu'est-ce qui t'inspire au-delà du rap ?

Je suis assez éclectique. J'écoute aussi bien The Doors, Supertramp et Police que Kool and the Gang, Miles Davis, Brel, Nougaro, Brassens et bien d'autres...

Et ton pseudo, une référence au peintre ?

Oui, Raffaello Sanzio était un peintre de la renaissance. Ayant tous les deux une formation en histoire de l'art, ils m'ont donné ce prénom. J'ai des origines italiennes et en reprenant son nom comme pseudo, c'est aussi un clin d'œil que je leur fais.

CID Inter J

Centre d'Information et de Documentation pour Jeunes

Rue de France 10

5580 Rochefort

084/223073

www.interj.be

interj@cidj.be

Mai 2011